

Le patrimoine de l'industrie métallurgique dans la vallée de l'Aubois (Cher) : l'exemple de Grossouvre.

L'Aubois est une modeste rivière du sud-est du département du Cher se jetant dans la Loire à Marseille-les-Aubigny, à proximité de Nevers. La vallée se situe au carrefour de trois anciennes provinces : le Nivernais (à l'est), le Bourbonnais (au sud) et le Berry (au nord-ouest). Aujourd'hui, elle est limitrophe des départements de la Nièvre et de l'Allier.

Territoire d'eau, de forêts, de « verts pâturages », elle est généralement associée à l'agriculture et à l'élevage. On ignore généralement le développement industriel exceptionnel de cette région du Moyen-âge jusqu'à l'époque contemporaine. Grâce à l'abondance de matières premières, le bois, le minerai de fer et l'argile, le Val d'Aubois a connu une industrialisation précoce, essentiellement fondée sur la métallurgie (du XIVe à la fin du XIXe siècle) puis sur les industries extractives (industrie de la terre cuite tout d'abord, puis de la chaux).

Située dans le canton de Sancoins, au sud de la vallée de l'Aubois, Grossouvre est une petite commune d'un peu plus de 200 habitants. Touchée de nos jours par la désertification rurale et la désindustrialisation, elle a été un des principaux centres industriels du Val d'Aubois du milieu du XVIIIe siècle au début du XXe siècle, avec Trézy (sur la commune voisine de La chapelle-Hugon).

Dès les années 1860, devant la nouvelle donne commerciale et la modernisation rapide de l'appareil productif national, la métallurgie s'évanouit. Le relais fut pris par la tuilerie mécanique Ernest Lavallée. Encore en activité aujourd'hui, elle fait partie du groupe français Imérys toiture.

L'implantation de l'activité métallurgique dans le Val d'Aubois se rattache à la grande vague d'innovations techniques survenue en Europe de l'ouest à la fin du Moyen-âge. Aux limites des XIIIe et XIVe siècles, l'usage de la force hydraulique donna naissance à de nouveaux ateliers où l'emploi de roues pour actionner les soufflets et les marteaux permit de rendre plus productif le procédé traditionnel de réduction directe du minerai de fer au bas-foyer et, par la suite d'agrandir et d'élever les fourneaux dans lesquels le minerai se trouvait réduit en fonte liquide avant d'être affiné (procédé indirect développé en Rhénanie et en Wallonie dès le XIVe siècle). En Berry, la première mention de l'adoption de la méthode

« wallonne » remonte à 1402, lors d'une accalmie de la guerre de Cent ans. On assiste ensuite à une vague de créations qui se prolonge jusqu'à la fin du siècle.

A Trézy, le travail du fer remonterait à l'époque gallo-romaine. Au XIV^e siècle, l'étang de Trézy s'appelait l'étang du Marteau, attestant vraisemblablement de l'existence d'un établissement métallurgique. On retrouve la mention de la forge de Grossouvre sur une des cartes dressées par Nicolas de Nicolay (1517-1583).

Entre 1600 et 1680, les hauts-fourneaux du Val d'Aubois continuèrent à s'élever et les forges au bois furent radicalement transformées. Les sites de Trézy et Grossouvre possédaient à cette époque des « forges à forger fer », et à partir de 1603, ils formèrent un ensemble travaillant de concert dirigé par un même fermier. En ce début du XVII^e siècle fut adoptée la « méthode nivernaise ». Les soufflets composés de deux plateaux de bois triangulaires attachés par du cuir furent abandonnés au profit de soufflets de bois à liteaux et à charnières qui permettaient une réduction de la consommation de charbon de bois.

A partir de 1660, l'accroissement de la demande de fer, notamment pour la marine, enrichit les seigneurs propriétaires de forges. Le développement du commerce et des activités industrielles, impulsé par Colbert, eut des répercussions immédiates en Nivernais et Berry, notamment de part et d'autre de la Loire qui rendait accessibles les ports de la côte atlantique. La métallurgie du Centre profita aussi des ravages subis par les forges lorraines et franc-comtoises pendant les guerres de Trente ans et de succession d'Espagne. Les seigneurs locaux n'hésitaient plus à établir des forges et hauts-fourneaux dans leurs propriétés. C'est ainsi que le terrier de Grossouvre mentionne un haut-fourneau en 1662.

Au XVIII^e siècle, la production sidérurgique augmenta de manière constante, stimulée par la croissance démographique et les besoins d'une économie en pleine mutation. Grossouvre comptait à cette époque deux unités d'importance. A Grossouvre même, on trouvait une grosse forge, une petite forge et un fourneau ; à Trézy, un fourneau et une fenderie. En 1751, on construisit des magasins à fers aux ports d'Apremont et de Mornay-sur-Allier (à l'est). L'usine travaillait essentiellement pour les forges de La Chaussade à Guérigny et à Cosne-sur-Loire (en Nivernais). Sa production se tourna essentiellement vers le domaine militaire. En 1786, les forges de Grossouvre occupaient près de 500 ouvriers et 6 000 à 7 000 livres de fer, débitées en barres, portaient chaque année des ateliers à l'usage de la marine. Les marchands de fers investirent alors massivement dans les forges du Berry et du Nivernais, phénomène qui s'amplifia après la Révolution. Celle-ci permit en effet d'écarter la noblesse

de la propriété foncière et favorisa la concentration des établissements entre quelques mains. Parallèlement, la pression sur le marché des fers provoqua une reprise des créations et des rénovations des forges en Berry.

Pendant la Révolution, dans le but de compléter la production de canons d'Indret (à proximité de Nantes), la Convention créa des fonderies de canons à Nevers, Moulins-sur-Allier et Jouet-la-canonnière (aujourd'hui Jouet-sur-l'Aubois). Grossouvre fut réquisitionnée pour fabriquer des boulets.

Au XIXe siècle, de nouvelles conditions économiques et techniques entraînèrent une seconde révolution, plus radicale que la précédente. L'apparition des méthodes anglaises de fabrication de la fonte et du fer permit de répondre à une demande croissante stimulée par la modernisation de l'outillage agricole, de l'artisanat et l'arrivée des chemins de fer. Les établissements métallurgiques furent modernisés par des « capitaines d'industrie » qui firent du Val d'Aubois une région d'innovations techniques.

George Dufaud, né en 1777, avait découvert l'activité métallurgique aux forges de La Chaussade à Guérigny que dirigeait son père. En 1796, jeune polytechnicien, il regagne la forge paternelle. Là, il se persuade de la supériorité de la houille sur le charbon de bois. En 1815, il prend la direction de l'unité de Grossouvre puis, en 1817, devient un des premiers français à se rendre en Grande-Bretagne où il rencontre les Gallois Crawshay, « rois du fer » de l'époque. De ces semaines de visites naquit un mémoire sur les procédés anglais de fabrication du fer. A son retour, Dufaud introduit à Grossouvre l'affinage au coke dans un four à réverbère et substitue le laminoir au marteau dans la forge de Trézy. Il est le premier à façonner ainsi du fer en France. A la fin de l'été 1817 sortent de Trézy les douze premières barres de fer laminées, baptisées pour l'occasion les « douze apôtres ». En 1819, ses expériences lui valent une médaille d'or à l'exposition de l'industrie nationale.

Dans le même temps, une forte concentration métallurgique s'était opérée en Val d'Aubois. Des marchands de fers parisiens avaient profité de la conjoncture pour affermer les forges. Au début du XIXe siècle, Paillot frères et fils et Labbé s'étaient portés fermiers de Trézy et de Grossouvre. Négociants en marchandises, ils assuraient simplement le lien entre producteurs et consommateurs, ainsi que le transport et la livraison. Les établissements tombèrent ensuite aux mains de la société Boigues et fils, qui reprit les baux avant de se porter acquéreur des sites.

Pierre Boigues, d'origine catalane, avait installé à Paris en 1809 un comptoir de vente de fers. En 1815, il installa une usine à Imphy. Après une rencontre en Grande-Bretagne avec Dufaud

en 1817, il s'entendit avec lui pour résoudre les problèmes liés à l'affinage du fer à la houille de Decize. Les Boigues engagèrent une concentration financière horizontale pour éliminer la concurrence et étendre leur marché. En même temps, en prenant des participations dans la Compagnie des Mines de Saint-Étienne et dans la Compagnie du chemin de fer de Saint-Étienne à la Loire (1821), ils créèrent une concentration verticale. La société Boigues et Cie fusionna en décembre 1853 avec la société Rambourg frères qui apportait, entre autres, la mine de Commentry et les usines d'Imphy et Montluçon. La société Boigues, Rambourg et Cie prit le nom de Commentry-Fourchambault en 1874. En 1892, elle absorba l'unité de Decazeville (Aveyron) pour devenir en 1899 la société de Commentry-Fourchambault et Decazeville.

Après avoir envisagé une extension de l'ensemble Grossouvre-Trézy, celui-ci apparut à Dufaud et aux Boigues fort difficile d'accès et éloigné de la houille. Les convois qui acheminaient le fer à travers la forêt jusqu'au port d'Apremont étaient ralentis par le mauvais état des chemins. Une voie navigable pouvait se révéler plus économique. Quant au chapelet d'étangs alimentés par l'Aubois, il devenait moins précieux avec l'avènement de la machine à vapeur (la première du département a été installée à Torteron en 1824). Au bord de la Loire, à proximité du futur canal latéral (réalisé entre 1822 et 1838 et agrandi en 1889 au gabarit Freycinet), Fourchambault (commune de Marzy, près de Nevers) s'avérait être un bien meilleur site. C'est lui qui, au détriment de l'établissement berrichon, allait bénéficier à partir de 1821 des investissements des Boigues. Pour autant, le complexe Grossouvre-Trézy ne devait pas tomber en déshérence. Après avoir été la propriété de la famille Grenouillet entre 1822 et 1833, les forges de Grossouvre tombèrent dans l'escarcelle du banquier parisien Alexandre Aguado, marquis de las Marismas del Guadalquivir. Aguado, figure importante de la vie culturelle et économique de la Monarchie de Juillet, avait quitté l'Espagne en 1813 après avoir pris le parti français. En 1810, il avait été aide de camp du Maréchal Soult. En France, il s'adonna au commerce international avec succès. Déjà propriétaire de mines de fer et d'usines métallurgiques dans les Asturies, il acheta Grossouvre en 1833, ce qui lui permit de profiter d'un domaine de chasse à la campagne agrémenté d'un magnifique château.

La « *grosse forge* » de Grossouvre se composait d'un haut-fourneau (d'environ 7 m de hauteur) et d'une forge d'affinage. L'ensemble comprenait une halle à charbon de bois, trois autres halles, trois emplacements pour le minerai, des vannes pour les biefs d'eau, des roues hydrauliques, des soufflets, plusieurs champs, prés et logements dont la maison du commis, ainsi que le grand étang de Grossouvre alimenté par l'Aubois et la Fausse Rivière. La forge de

Trézy comprenait une grande forge à deux feux, une petite forge à un feu, plusieurs bâtiments et magasins de conditionnement ou d'entreposage, ainsi qu'une fenderie composée d'un spatard et d'un laminoir calibrant les barres de fer rougies au feu au profil désiré. Une batellerie permettait d'assurer les transports. S'y ajoutaient une tuilerie artisanale et de grands espaces forestiers exploitables pour la vente et l'alimentation en bois des forges.

Alexandre Aguado fit procéder à la reconstruction du complexe Grossouvre-Trézy, ne négligeant rien pour un meilleur confort des ouvriers et la rentabilité de l'usine. Les travaux furent assurés conjointement par le propriétaire des forges et le locataire-fermier : la société Boigues frères et Cie. Ainsi, comme le stipule le bail daté du 2 mars 1835 par Aguado et Louis Boigues, on rénova le haut-fourneau, la halle de travail et les hangars. En 1844, après la mort du marquis, sa veuve et ses fils poursuivirent l'aménagement des usines. Une nouvelle halle à charbon de près de 1 000 m², sur le modèle de celle de Fourchambault, fut notamment édifiée à Grossouvre.

A cette époque, la forge employait une dizaine d'ouvriers élaborant le fer autour de deux feux d'affinerie, avec pour chacun un marteau de 600 kg. Ils ne fonctionnaient que la moitié de l'année par suite du manque d'eau avant qu'une machine à vapeur ne soit installée en 1861. Quatorze personnes, en deux équipes travaillant chacune douze heures, furent affectées au fonctionnement du haut-fourneau reconstruit. Revêtu de pierre calcaire blanche, l'édifice avait des allures de monument. La haute-cuve centrale de l'appareil reposait sur un massif carré de 9 m de côté dont les parois avaient jusqu'à 2,80 m d'épaisseur. Une machine soufflante à balancier, composée d'une seule caisse en bois, distribuait l'air dans les deux embrasures opposées du haut-fourneau à l'aide de soufflets à pistons. L'embrasure centrale, plus étroite et plus profonde, était aménagée pour la coulée. A Trézy, deux laminoirs neufs étaient désormais installés non loin d'un des spatards de la fenderie. La soufflerie fonctionnait à la vapeur. Dans la forge, qui comportait quatre feux d'affinerie et deux marteaux, on avait ajouté un marteau-pilon.

Pourtant, au milieu du XIX^e siècle, l'entreprise était sur le déclin. Déjà, en 1835, lorsque l'usine avait été affermée par la société de Fourchambault, on avait éteint, à Trézy, deux fours à réverbère et des laminoirs. En 1846, le nombre d'ouvriers était tombé à seize. L'usine chômait deux à trois jours par semaine par manque d'eau.

En fait, devant la nécessaire augmentation de productivité découlant du traité de libre échange avec l'Angleterre (1860), qui exigeait des adaptations techniques et donc des

investissements importants, les deux sites ne présentaient plus assez d'intérêt. Dans les années 1850 les canaux perdirent en efficacité face au rail. La houille et le coke nécessaires à Trézy devinrent également très chers. La puissance énergétique disponible était trop réduite puis est devenue insuffisante.

Tandis qu'en France, quelques établissements commençaient à prendre en compte les récents procédés d'élaboration de l'acier, les usines du Val d'Aubois n'opèrent aucune reconversion. La société de Fourchambault misait davantage sur le bassin de l'Allier et ses hauts-fourneaux de Montluçon.

Finalement, si Grossouvre et Trézy avaient pu s'insérer dans un premier temps dans l'aventure de la « révolution des forges » au début du XIXe siècle, les deux établissements étaient restés les unités périphériques de la grande firme nivernaise.

Trézy ferma ses portes en 1867. Grossouvre s'arrêta en 1879 après rachat en 1876 par Chatillon-Commentry.

Aujourd'hui, des témoignages de l'activité métallurgique subsistent dans le village de Grossouvre. Le logement collectif dit « Les Galeries » et l'ancienne halle à charbon sont certainement les plus importants.

Classée monument historique en 1999, la halle est aujourd'hui totalement restaurée. Sa surface au sol et sa hauteur la rangent parmi les plus vastes constructions jamais élevées dans les forges du Berry. Avant tout, il s'agit d'une œuvre de charpenterie. Mis à part les pignons, la maçonnerie est réduite à un mur arrière très bas et la façade antérieure est ouverte sur l'extérieur. En fait, ce magasin devait permettre d'entrer et de sortir les sacs de charbon le plus commodément possible. Ainsi, pour limiter le nombre de poteaux risquant d'entraver la circulation, la charpente intègre des tirants et un sous-faîtage en fer terminé par des ancras et des lanternes en fonte, le tout réglable. Les pignons, largement ouverts, contribuaient à l'aération indispensable du combustible. Ils ont fait l'objet d'un soin particulier avec leur intéressante composition de baies (*oculus*) jouant sur la taille, la forme et la disposition.

Monument de l'industrie, la halle manifeste une rupture dans la construction industrielle. Son vaste espace fonctionnel, ainsi que son mode de construction, la classent parmi les nouvelles halles se répandant dans les usines sidérurgiques à partir des années 1820-1830. La charpente marque une période de transition entre la fin de l'emploi du bois et les débuts du métal. L'animation des murs pignons est largement empreinte de néoclassicisme, style que les maîtres de forges, soucieux d'embellir et de célébrer leurs usines, ont longtemps affectionné.

Son intérêt est plus grand encore aujourd'hui si l'on sait qu'elle est directement inspirée de la halle de la forge anglaise de Fourchambault (construite au début des années 1820, à présent disparue), héritière des halles métalliques élevées au tout début du XIXe siècle dans les usines sidérurgiques galloises.

Le bâtiment des Galeries, l'un des plus anciens logements conservés à Grossouvre, a été construit entre 1833 et 1834 par la compagnie Boigues frères et par le marquis Aguado. Il était destiné à abriter douze familles. Il comprend douze caves semi-enterrées au rez-de-chaussée et deux étages de six logements desservis par des coursives accessibles par un escalier intérieur central menant à un comble commun. Chaque famille disposait de deux pièces de vie : une de jour avec un foyer, et une chambre avec de grandes ouvertures vitrées. Ces nouveautés, ajoutées à la régularité de la composition ainsi qu'à l'emploi de la brique pour les piliers font de ce type d'immeuble un exemple précoce en Europe occidentale. Il s'apparente aux logements ouvriers de la rue Barbezat, au Val d'Osne, un peu postérieurs (vers 1860), aujourd'hui totalement ruinés. Le souci du confort et de l'hygiène y est très net. Un bac en fonte est installé dans le débord des murs pignons pour l'évacuation des eaux usés et des déjections. Ces dernières tombaient dans un tonneau par un tuyau et permettaient de fertiliser les jardins des forgerons situés derrière le bâtiment. Il est à présent réhabilité : des appartements sociaux y ont été aménagés et un logement ouvrier ancien conservé.

Dans le bourg de Grossouvre, on retrouve également quelques maisons ouvrières construites au XIXe siècle encore très proches des maisons de type rural (en barres ou isolées).

Le patrimoine industriel du Val d'Aubois a servi de base à l'élaboration d'un projet touristique, jugé essentiel au développement territorial. Ce projet est né des recherches de l'Inventaire, service de la Drac du Centre à Orléans. A la fin des années 80, dans le cadre d'une enquête menée par M. Patrick Léon, alors conservateur à la Drac, on a redécouvert les vestiges de l'activité industrielle du Cher et on a mis l'accent sur le côté exceptionnel, tant du point de vue technique qu'architectural, de ces vestiges. En 1991, à la demande du préfet, P. Léon a entamé une réflexion sur la mise en valeur de ce patrimoine industriel. En 1998, avec la création du Pays Loire-Val d'Aubois, le projet développé par P. Léon a été retravaillé par un cabinet d'ingénierie culturelle qui a fixé le contenu du projet touristique et tenté une première estimation des coûts et des recettes engendrées par sa mise en œuvre. Depuis 1998,

le contenu du projet est resté fondamentalement identique, en dehors de quelques réajustements.

Il s'agit de proposer une mise en réseau des sites, avec un maillage hiérarchisé, comprenant des pôles principaux (créant un appel et constituant des destinations touristiques à part entière), des pôles secondaires (permettant de diversifier l'offre) et des pôles relais constituant des maillons complémentaires du réseau. Des axes dit « traits d'union », notamment les anciens axes structurants de la vie économique du pays, ainsi que des « portes d'entrée touristiques », sites déjà consacrés comme pôles d'intérêt touristique, viennent compléter l'ensemble.

Les pôles relais sont les sites suivants : la tuilerie Sauvard à La Guerche et le site des « fonderies » à Torteron. Pour le premier, on a envisagé tout récemment une reconversion partielle du bâtiment, pour accueillir une nouvelle mairie et des locaux associatifs. Quand au second, un sentier pédestre avec quelques panneaux explicatifs a été mis en place après remise en lisibilité totale des vestiges.

Le pôle phare du circuit de découverte est la halle à charbon de Grossouvre ouverte au public depuis juin 2009. Elle a été restaurée grâce à la participation active du milieu local (association « Aubeois, de Terres et de Feux », élus) et des collectivités territoriales (le département du Cher en collaboration avec la région Centre, le Pays Loire-Val d'Aubeois et la commune de Grossouvre) pour en faire un espace dédié au travail du fer et de l'acier. La scénographie s'appuie notamment sur des exemples d'établissements berrichons et nivernais comme ceux de Torteron, Fourchambault, Bourges-Mazières ou encore Vierzon.

Le fantôme de Georges Dufaud, ingénieur polytechnicien qui propulsa définitivement le Val d'Aubeois dans l'âge industriel (on rappelle qu'il fut le premier « maître de forges » français à fabriquer des barres de fer par usage d'un laminoir), accompagne le visiteur le long d'un parcours ponctué par les interventions de Jamy Gourmaud, célèbre journaliste scientifique et animateur d'émissions télévisées.

Cependant, la protection et la mise en valeur du patrimoine industriel du Val d'Aubeois restent des processus inachevés. Nos connaissances doivent encore s'accroître, afin que le contenu du projet touristique puisse être réactualisé et s'adapter ainsi aux nouveaux enjeux du développement contemporain. Le chercheur en archéologie industrielle a donc bien un rôle à jouer dans l'orientation des politiques culturelles menées à l'échelle des territoires, et plus que

le travail de recherche pure, c'est bien la perspective de participer à la reconnaissance et au développement du Val d'Aubois qui a motivé l'élaboration de cet article.

Benoît Jamet

L'auteur a soutenu en juin 2009 à l'Université de Tours un mémoire de master : *Le patrimoine de l'industrie en Val d'Aubois (Cher)*, sous la direction de M. Jean-Marie MOINE.

Bibliographie :

- LAURANT A., SAUTEL S., *Alexandre Aguado et Carmen. Le choix de deux patries*, Bourges, Fer au Feu, 2008.
- LEON P., MAURET-CRIBELLIER V., *Mémoires d'industries en Val d'Aubois*, Cuffy, Édition « Aubois, de Terres et de Feux », 2002.
- Société métallurgique d'Imphy, *La société de Commentry-Fourchambault et Decazeville : 1854-1954*, Imphy, 1954.
- THUILLIER G., *Georges Dufaud et les débuts du grand capitalisme en Nivernais au XIXe siècle*, Paris, SEVPEN., 1959.
- VASLIN M., « Grossouvre-Trézy : un des principaux centres métallurgiques du Val d'Aubois au XIXe siècle », *Cahiers d'archéologie et d'histoire du Berry*, n° 126, 1996, pp. 31-42.

La halle de Grossouvre, route de Véreaux, 18600 Grossouvre

Tel : 02.48.77.06.38 Email : halledegrossouvre@orange.fr Site internet : www.espacemetal.com

Ouvert : en haute saison de Pâques à la Toussaint (vacances scolaires incluses), tous les jours de 10 à 18h30 ; en basse saison tous les jours sauf lundi (hors vacances scolaires) de 9h30 à 12h30 et de 14h à 17h30. Fermeture annuelle en janvier. Ouvert toute l'année aux groupes sur réservation.